



Un matin  
d'Avril

Claude Bernier

Claude Bernier

Un matin d'avril

© Claude Bernier, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-1557-8

librinova 

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À mes anciens élèves  
de qui j'ai beaucoup appris...*

## **Le dimanche 12 février**

Nous finissions de vider nos assiettes quand nous avons entendu du bruit dans l'escalier extérieur. Papa montait. Son pas lourd, ses nombreuses hésitations, et surtout, ses vociférations lancées à tout vent, ne laissaient aucun doute. Arthur Béland, comme d'habitude, était saoul. Adieu la fête ! Le repas en famille ! Le bel anniversaire de mariage ! Papa, encore une fois, avait réussi à tout saboter !

Jadis, enfant, dès les premiers éclats de sa voix rauque, je courais me cacher derrière le rideau du salon. Là, venaient s'accrocher à ma robe les petits doigts de mon frère Marc et de ma sœur Geneviève. Ainsi à l'abri de ses coups, j'assistais, impuissante, livide, au déferlement de sa colère d'homme ivre. Je refoulais ma rage en essuyant mes larmes, pendant que les pleurs bruyants des enfants se mêlaient aux jurons de mon père et aux cris de ma mère. J'avais déjà trop entendu ces querelles, trop souvent essuyé le visage tuméfié de maman!

Ce soir, en apercevant mon père dans l'embrasure de la porte, je me suis dit :

— Cette fois, c'est assez. J'interviens.

La panthère en moi s'est levée d'un bond, un besoin irrésistible de griffer, de déchirer et de mordre à pleines dents. Enfin, ma colère l'emportait sur ma peur. Une voix martelait sans cesse :

— Chantal, tu as dix-sept ans, tu es l'aînée, c'est à toi d'agir. Si du sang doit couler ce soir, ce sera le tien.

Avant que papa ne fasse deux pas vers maman, je me suis précipitée vers lui. Déjà, mes deux mains s'agrippaient à son anorak. D'un geste brusque, son bras robuste s'abattit sur les miens, faucha mes mains. La douleur me fit reculer d'un pas. Puis, dans un élan désespéré, mes doigts rejoignirent à nouveau l'étoffe, s'y fixèrent, résolus à subir les coups les plus durs, décidés à lacérer le tissu plutôt qu'à lâcher prise. Ainsi solidement accrochée à ses

vêtements, dévorant ses yeux qui fuyaient, j'avais peine à supporter son haleine fétide qui me soulevait le cœur. Alors, du plus profond de mes entrailles, des paroles de feu jaillirent comme une lave trop longtemps retenue :

— Ne touche plus jamais à maman. Cesse de lui crier des bêtises. C'est à moi que tu vas avoir affaire, maintenant. Et moi, tu ne me frapperas pas deux fois. Papa, je ne peux plus supporter ta violence. Quand t'es saoul, tu perds la tête, tu deviens fou. Moi, je ne l'accepte plus. Fais-toi une idée. Et tout de suite. Tes colères, c'est fini ! Va te coucher ou sors de la maison.

Mon cri avait jailli tout d'un trait. Ma colère le frappait de plein front. Je savais que mes paroles avaient touché la cible. Sur le coup, j'ai senti papa figer. Il ne m'avait jamais vue aussi déchaînée. Dès ce moment, le ton a baissé. Son élocution, rendue pâteuse par l'alcool, se fit même difficilement audible. Je l'entendis gronder :

— C'est pas à toi que je parlais, c'est à ta mère. Qu'est-ce que je t'ai fait à toi ? Qu'est-ce que tu veux encore, la noire ?

Je ne lui laissai pas le temps de poursuivre. Je connaissais trop bien la chanson.

— Papa, tes chicanes de ménage, je veux plus les entendre. Tes gestes de brutalité, je veux plus les voir. J'en ai assez de tes jurons d'homme saoul. Tu n'as pas honte de faire souffrir ta famille, de faire pleurer ta femme, tes enfants ? Ce soir, on voulait fêter ton anniversaire de mariage... Regarde, tu as tout détruit. Au lieu de la fête, du gâteau d'anniversaire, il n'y a que des larmes...

J'ai relâché mon étreinte, et reculé. Inutile d'en dire davantage. Papa, le regard perdu, semblait hésiter, cherchant l'aide de maman, je suppose. Elle avait déjà regagné sa chambre, fermé la porte. Alors, des jurons pleins la bouche, il a ramassé ses bottes, sa tuque et s'est élancé dans la tempête, dehors. Un coup de vent glacial s'est alors engouffré dans l'appartement, m'enveloppant tout entière. La porte refermée, le froid comme un grand vide m'arrachait de douloureux frissons. J'avais mis mon père à la porte ! Je

venais de creuser un trou immense dans ma propre famille. Ma colère m'écrasait de tout son poids. Nul refuge où trouver un peu de chaleur!

Allongée dans la chaise berçante, je me suis mise à pleurer.

— Qu'est-ce que tu as fait, Chantal ?

Je mesurais alors l'ampleur de mon geste. J'espérais que maman sorte de sa chambre, vienne à mon secours et me dise que j'avais bien fait. Marc et Geneviève écoutaient la télévision. Personne n'avait le goût de manger le gâteau de fête. Je restai là un bon moment, perdue, hébétée, broyée par l'événement.

Puis, les gestes quotidiens reprirent leur cours. Ranger la cuisine, laver la vaisselle commença à m'apaiser. Geneviève qui paraissait aussi triste que moi est venue m'aider. Notre silence pesait comme des pierres. Mais aucune des deux ne trouvait les mots que nous cherchions. Pourtant, je sentais qu'elle approuvait mon geste, qu'il était temps que quelqu'un agisse, et que c'était à moi, l'aînée, qu'incombait ce devoir. J'aurais aimé la remercier pour ces paroles qu'elle n'osait prononcer. Ce silence, entre nous, étalait le drame affreux de notre solitude. Les tâches terminées, j'ai regagné ma chambre.

Dans le noir, je me suis approchée de la fenêtre. Je sentais sa fraîcheur sur ma figure. Le givre recouvrait entièrement la vitre. Impossible de voir dehors. Machinalement, mes ongles se mirent à gratter la surface gelée. J'ai collé ma joue brûlante contre la glace. Ce froid intense a continué de m'apaiser. J'avais besoin de me faire souffrir pour retrouver mon calme. Par l'ouverture ainsi créée dans le givre, je pouvais observer la tempête dehors. À cause de l'intense poudrerie, je distinguais à peine de l'autre côté du fleuve le feu qui s'échappait des hautes cheminées des raffineries de Varennes. Sur les eaux gelées, la tempête s'amusait. Des tourbillons de neige en perpétuel mouvement glissaient et dansaient comme une farandole. Puis, surgissant à l'improviste, ils se faufilaient entre les maisons voisines et venaient frapper de plein fouet notre vieille demeure qui craquait et qui gémissait sous la force de l'impact.

Geneviève m'a tirée de ma rêverie. Elle venait se coucher. Ma petite sœur s'inquiétait pour papa. Qu'allait-il advenir de lui ? Je ne sus quoi lui répondre. Je commençais à l'oublier... Les yeux rougis de ma petite sœur révélèrent qu'elle avait certainement pleuré. Une bouffée de tendresse me redonna momentanément la vie. Mes deux bras machinalement vinrent s'enrouler autour des épaules de celle qui m'apportait à chaque moment difficile le soutien de son affection. Je lui chuchotai à l'oreille :

— Oublie papa. Il a bien mérité ce qui lui arrive. Geneviève, nous deux, on va s'en sortir, toutes seules. On ne fera pas comme papa et maman. On va étudier bien fort pour réussir notre vie.

J'entends encore sa voix dans la nuit :

— Avec toi, Chantal, j'ai pas peur. J'ai tellement confiance en toi!

Et c'est à ce moment-là, comme un flash, que l'idée m'est venue.

Pendant que Geneviève se préparait pour la nuit, j'ai cherché parmi mes livres scolaires... Il était bien là ce gros cahier que j'avais mis de côté, au cas où... Je me suis dit :

— C'est ce soir que je commence à écrire mon journal.

Il est une heure du matin. Heureusement, pour le cinquième secondaire, les cours ont lieu de 14h00 à 20h00. Je vais pouvoir rester couchée tout l'avant-midi. Tiens, j'entends du bruit. Papa qui arrive...

## **Le lundi 13 février**

Cette nuit, papa est mort.

Hier soir, en fermant mon journal, j'entendais frapper à la porte. J'ai dû aller ouvrir, maman avait sûrement pris des somnifères. Deux policiers attendaient... À leur air embarrassé, j'ai tout de suite deviné... Papa! Un accident? Le plus vieux semblait nerveux, cherchait ses mots... Il voulait parler à maman. Sans plus attendre, le plus jeune a lâché tout bêtement :

— Mademoiselle, c'est votre père, il a coupé un poteau d'Hydro Québec...

La nouvelle m'a frappée en plein ventre. Je me suis sentie étourdie, je tenais à peine sur mes jambes. Comme une automate, je me suis dirigée vers la chambre de maman. Je me contentai de la réveiller. Les explications, les policiers allaient s'en charger. Pendant le court entretien, en retrait, observant la réaction de ma mère, j'étais si durement atteinte que je ne pouvais rien faire pour elle. Un moment, j'ai cru qu'elle allait s'effondrer. Mais la patience et la gentillesse des policiers la réconfortèrent, je crois. Finalement, elle est sortie avec eux.

Restée seule dans l'appartement silencieux, bercée par les bourrasques de vent du dehors, je me laissai pénétrer lentement par ma douleur. Une petite phrase brutale ne cessait de revenir à ma mémoire:

— C'est votre père, il a coupé...

Ces paroles assassines envahissaient mon esprit, répandaient leur venin maléfique. Des mots traîtres coulaient en moi comme un acide meurtrier. Abasourdie, je me sentais incapable de freiner leur action dévastatrice. Déjà, une autre voix, plus incisive encore, commençait à se faire entendre, une voix que je ne connaissais pas, une voix à qui j'aurais tellement voulu mettre un bâillon :

— Chantal, ton père est mort et c'est toi qui l'as tué !

Je n'ai jamais autant pleuré!

Recroquevillée dans la grande chaise du salon, je demeurais inerte comme une morte. Malgré ma robe de chambre et mon gros chandail de laine, le froid glacial me pénétrait de toutes parts. Mon sang se figeait dans chacun de mes membres. J'aurais voulu me glisser dans un trou très sombre, tirer au-dessus de ma tête un lourd couvercle. Tout mon être se repliait sur lui-même : un œuf qui se refroidissait lentement. Parfois, une main moite se hasardait en dehors du cocon et venait essuyer des larmes qui glissaient sur mes joues fiévreuses.

Le vent, dehors, comme un violon désaccordé, ne cessait de faire entendre son chant plaintif. Cette musique triste modulait des airs lugubres, exaspérait mes nerfs mis à vif. Ce pleur lancinant se prolongeait dans la nuit, s'étirait dans le silence, variait à l'infini ses formes et ses intonations les plus sinistres. Ces airs funèbres s'infiltraient dans mon âme comme une eau souterraine qui envahissait une terre ravagée. La tempête hivernale, maintenant, se confondait avec celle de ma douleur que je ne réussissais nullement à apaiser.

Dans ma pauvre tête, accablée par tant de souffrances, mon imagination se révoltait, mon esprit vagabond se cabrait. Impossible de lui mettre un frein... Il cavalait comme un cheval fou. Ma vie défilait devant moi à toute allure. Tel un vieux film troué par les ans, mes souvenirs couraient d'une façon éperdue : les balades en voiture, les soirées de pêche, la naissance de Geneviève, les larmes de maman, les réunions de famille au lac Saint-Jean... Toutes ces images de mon enfance se juxtaposaient, se mêlaient et se confondaient dans un tourbillon qui m'aspirait hors de moi-même. Parfois, j'assistais à des fêtes de famille comme une étrangère, celle qui est de trop. D'autres fois, sur la banquette arrière de la voiture, nous revenions à la maison, dans une vieille auto qui sentait l'huile, Geneviève et Marc endormis sur mes genoux. Et le film s'achevait toujours de la même façon : au moment où nous montions l'escalier extérieur dont les marches en partie pourries semaient toujours quelque crainte, un papa jeune, que je reconnaissais à peine, nous envoyait la main, remontait dans une auto cabossée et disparaissait dans la brume...